

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection149_Correspondance de Hippolyte Royer-Collard à François Guizot : 1826-1849](#)[Item](#)[Paris, le 22 avril 1849, Hippolyte Royer-Collard à François Guizot](#)

Paris, le 22 avril 1849, Hippolyte Royer-Collard à François Guizot

Auteurs : Royer-Collard, Hippolyte (1802-1850)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

16 Fichier(s)

Les mots clés

[De la Démocratie \(ouvrage\)](#), [Exil](#), [France \(1848 \(Révolution de février\)\)](#), [France \(1848-1852, 2e République\)](#), [Monarchie](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Guizot\)](#), [Réception \(Guizot\)](#), [République](#), [Suffrage universel](#)

Relations entre les lettres

Collection 149_Correspondance de Hippolyte Royer-Collard à François Guizot : 1826-1849

[Paris, le 18 mai 1849, Hippolyte Royer-Collard à François Guizot](#) est associé à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1849-04-22

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2, 2 suite, AN : 163 MI 42 AP 149 Papiers Guizot Bobine Opérateur 24

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Maintenant que votre voix vient de se faire entendre jusqu'au milieu de nous, et que vous nous avez parlé, non plus comme la première fois en philosophe et en publiciste, mais en citoyen actif, peut à venir combattre comme nous et avec nous, avec l'éloquence de votre parole et l'autorité de vos conseils pour la cause de la civilisation attaquée de toute part [...] Nous avons été heureux d'y retrouver cette élévation de vues, ce beau langage, qui nous semblaient perdus en France depuis plus d'un an. La netteté de votre position et votre courageuse franchise, ressortent avec éclat, à côté des ambages de M. Duchatel, de ses hésitations, de ses déclarations à double sens, & j'ajouterai, de son style inqualifiable. Si vous deviez rester à Londres, et du haut de votre exil volontaire, juger publiquement l'état présent de notre pays, lui expliquer les causes et les résultats de cette situation & enseigner au monde les moyens d'arriver à la solution d'un problème qui semble insoluble, je ne trouverai jamais assez d'approbation, assez d'éloges, assez d'admiration, pour ce noble rôle que vous vous feriez au milieu de cette tristesse des temps. [...]

Je crois, peut-être je me trompe, mais enfin je crois fermement que l'état de la France n'est pas précisément celui que vous supposez. Quelqu'un qui n'a pas vécu depuis un an au milieu de nous, et qui n'a pas vu de près et par lui-même ce qui s'est passé, ne saurait imaginer que le prodigieux changement se sont accomplis en si peu de temps dans ses esprits. Tout ce que vous dites de l'aversion générale pour la République et de l'impossibilité de s'établir en France et de prendre au sérieux ce mode de gouvernement a été vrai pendant les premiers mois qui ont suivi la Révolution de février ; mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Je n'ai, en ce qui me concerne, aucun goût pour la République mais en m'arrêtant avec une impartialité à l'observation sérieuse des faits, je me permettrai de dire que l'immense majorité de la France, (c'est Paris que j'appelle la France, parce que Paris est tout ; le reste se soumet) ne voudrait maintenant accepter aucune autre forme de gouvernement que la République. La Monarchie, il faut le reconnaître, est tombée dans le mépris ; quelle sécurité peut inspirer un gouvernement qui s'écroule devant un banquet qu'on ne peut pas même s'exécuter, qui ne peut compter ni sur la population, ni sur la Garde Nationale dont l'existence est peut-être incompatible avec la sienne, ni sur l'armée qui est travaillée par les fausses doctrines, qui vit nécessairement avec le peuple, & qui, chaque jour, devient de plus en plus, sinon ennemie du moins incertaine et hésitante ?

Ce n'est point la République qu'on ne redoute maintenant, c'est les Républicains, c'est à dire les faubourgs et une centaine d'hommes.

[...]

Citer cette page

Royer-Collard, Hippolyte (1802-1850), Paris, le 22 avril 1849, Hippolyte Royer-

Collard à François Guizot, 1849-04-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/6066>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)

Informations Bibliographiques (Bibliographie Guizot)

Titre	Auteur	Date	Lien
Mon adhésion à la république : Lettre aux électeurs de Lisieux / par F. Guizot, ...	François (1787-1874) Auteur du texte Guizot	1848	Lien externe
Mon adhésion à la république : Lettre aux électeurs de Lisieux / par F. Guizot, ...	François (1787-1874) Auteur du texte Guizot	1848	Lien externe

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 22/02/2024 Dernière modification le 20/03/2024

Mon cher Monsieur,

J'ai eu bien souvent le désir de vous écrire
depuis si long-temps que vous n'en avez rien fait
à vous, mais j'étais en quelque sorte empêché par
vos intentions et vos dispositions, bien que j'aie
souvent été présent, et je craignais de troubler
par un indiscret engagement, le repos de votre
travail et votre santé.

Maintenant que vous êtes si près de moi, et que vous
entendez jusqu'au milieu de vous, et que vous
sentez vos paroles, vous pouvez comme les premiers
faire un portrait et en publier, mais en
cette affaire, j'ai vu de vous combattre comme
vous et avec vous, avec l'usage de votre
parole et l'autorité de vos conseils, pour la cause
cause.

De la civilisation attaquée de toutes parts, je
me sens entraîné à vous adresser quelques notes
pour en rappeler à votre bienveillant souvenir.
Je pourrais terminer au même ton, qu'il
vous en verra qu'il faut jurer, qu'il faut
par être tellement comblé de vos bontés depuis
ma première jeunesse et tant d'autres liens
me rattachent encore à vous, que c'est toujours
pour moi un devoir? et vous sauriez de vous
en exprimer, en toute occasion, ma sincère
et affectueuse reconnaissance.

Il me paraît impossible de vous parler
aujourd'hui, Mon cher Monsieur, d'une bonne
entrevue de la lettre que vous m'avez écrite, et
qui vous fait tout son esprit. Vous me parlez
comme qu'il a produit en la plus vive
impression. Vous avez été beaucoup d'y
retrouver cette élévation d'esprit, ce bon
langage,

qui sont véritablement perdus en France
 depuis plus d'un an. La netteté de votre
 position et votre courageux franchise, restent
 intactes son état, à côté des ambages de
 M. Dechartre, de ses hésitations, de ses déclarations
 à double sens, et j'ajouterais, de son style inqua-
 lifiable. Si vous deviez rester à Londres, et
 du haut de votre siège solennel, jugez publique-
 ment l'état présent de notre pays, lui expliquez
 les causes et les résultats de cette situation et
 enseignez au monde la moyen d'arriver à la
 solution d'un problème qui semble insoluble,
 je ne trouverais jamais assez d'approbation,
 assez d'éloges, assez d'admiration, pour ce
 noble rôle que vous vous feriez au milieu de
 cette tristesse des temps.

Voulez-vous, je vous prie, que je en ait quelque
 souvenir. De vous de mon vif attachement pour
 vous et de celui que vous avez bien voulu
 m'accorder.

me amical, pour vous. Vous attendez bien certainement
quelques observations que je vous ferais au
sujet de certaines parties de votre lettre.

Je suis, peut-être je me trompe, mais
certain je suis fermement que l'état de la
France n'est pas précisément celui que
vous supposez. Quelqu'un qui n'a pas bien
regardé son an ou milieu de son, et qui
n'a pas vu de près et par lui-même ce
qui s'est passé, ne saurait imaginer quels
prodigieux changements se sont accomplis
en si peu de temps dans son esprit. Tout
ce que vous dites de l'aversion générale
pour la République et de l'impopularité de
l'établir en France et de prendre au sérieux
ce mode de gouvernement, a été vrai
pendant les premiers mois qui ont suivi
la Révolution de février; mais il n'en
est plus de même aujourd'hui. Je n'ai, en ce

qui me conviendrait, si mon goût pour la République
 m'en permettait, avec impartialité à l'ob-
 servation sévère de faits, je me permettrais
 de dire que l'immense majorité de la France,
 (c'est-à-dire que j'appelle la France, parce que
 Paris est tout, le reste le devant) ne voudrait
 maintenant accepter aucune autre forme de
 gouvernement que la République. La Monarchie,
 si facile à reconnaître, est tombée dans le mépris,
 quelle sécurité peut inspirer un Gouvernement
 qui s'exalte devant un banquet qu'on peut
 parer même : exécuter, qui ne rend compte ni
 à la population, ni à la Garde Nationale,
 dont l'existence est peut-être incompatible
 avec la royauté, ni avec l'armée qui est
 trahie par la fausse doctrine, qui vit
 nécessairement avec le goupille, et qui, chaque
 jour, devient de plus en plus, sinon perdue,
 du moins incertaine et hésitante. Ce n'est
 point

peint la République qu'on redoute maintenant
c'est les Républicains, c'est-à-dire, les
Jacobins et une centaine d'hommes. Or,
les Jacobins, on les a vaincus en juin
1793, on les a fait trembler et reculer en
janvier 1794; on en a mis plus, mais
pour en faire craindre deux conditions dont
l'existence de la République,
et l'ancienneté de tout pouvoir entre
les mains de ceux qu'on appelle les rois.
Pourt ce qu'on croyait naguère impossible
on l'a obtenu aujourd'hui sans difficulté:
le suffrage universel, qui faisait durer
les rois à tous les hommes raisonnables,
chacun maintenant en prend son parti,
et dit tout haut & à quoi? Ce n'était
que cela. La nomination d'un Président
d'un Dictateur, d'un premier Consul, d'un
Roi même, quel que soit son nom, ne
semble

4

gite un événement redoutable. J'ajoutais,
La France mon dernier sort sur ce point, que,
Si le Général Cavaignac, n'eût pas été
seulement un Général distingué et un Orateur
de talent, Si il eût possédé l'intelligence
protégée qui fait comprendre la véritable
face des événements, & la résolution du
caractère qui en fait tout parti, Si, le
lendemain du 15 Juin, il eût été, ce qui
est le premier devoir de tout homme public
ou privé par son parti, rompre avec ce parti,
S'il eût la France des membres du gouvernement
persécuté et fait alliance franchement avec
les républicains sincères et modérés, alors
la grande unanimité des Citoyens, l'aurait
donné sans contestation à la Présidence, &
bientôt la République aurait été fondée sur
des bases solides aux acclamations de toute la
France.

France. Comme pour l'ary, j'ai bien dit, des
mauvais entours, par relations avec les
hommes du National, par menagements
excessifs pour l'extrême gauche, & quelques
paroles imprudentes dont j'ai eu, & ont perdu
la France au lieu.

Les opinions que j'ai posées ont été fondées
sur un sentiment sur une connaissance exacte
des faits, mais aussi sur une appréciation
raisonnée. L'état présent de la société française
est généralement mal compris par le plus grand
nombre de ceux qui prétendent en juger. Sans
doute la Monarchie a pu être sauvée d'un
hasard, d'un accident impérieux & qui en sa
puissance pouvait, ce n'est point le peuple
français qui la renversait, mais elle est tombée
Monsieur Disjonc au milieu d'une orgie d'insouciance
Douloureuse plutôt contre la police, que contre
la Royauté, &, sur la plus mauvaise tête,
quelques

conspirateurs de second ordre, ont été,
 comme par surprise, le fantôme d'un gouvernement
 Républicain et d'une République aux yeux.
 Le pays ne savait pas songer la veille. Cette a-
 ction d'apparence extérieure des choses. Cependant,
 il y avait au fond de ce mouvement déraisonnable
 dans sa forme, quelque chose de plus sérieux.
 On se hâta par là d'apercevoir qu'on long-
 et profond travail. C'était épais, depuis long-
 temps, dans les classes inférieures de la société,
 que ces classes, trop négligées et méprisées,
 s'étaient instruites elles-mêmes, dirigées par
 des idées fausses et dangereuses, mais
 qui, toutefois, avaient développé remarquable-
 ment leur intelligence, et excité au plus
 haut degré leur ambition. Ces hommes, dès
 le lendemain de la Révolution de février,
 s'élevèrent au plus haute position de
 la société, et chose digne d'attention ! montrèrent

une modération, un esprit d'ordre et de
Discipline qu'on n'aurait point attendus
D'eux et qui en contribuèrent par leur à
empêcher les effets destructifs de la Révolution.
La conséquence était claire, cet événement
n'était, pour quelqu'un représenté, qu'une conséquence
nécessaire & même légitime de la grande
Révolution de 1789 qui avait effranchi,
D'abord la classe moyenne, & qui, après nous
avait tirés de la charrette, devait appeler aussi
tout à tout sur simplicité de la civilisation,
les vices de plus en plus profondes de la
Société. En comprenant donc qu'il fallait, non
seulement respecter les changements qui
venaient de s'accomplir dans ce qu'ils avaient
de bon et de juste, mais qu'il fallait aussi
pouvoir l'avenir, le préparer par une éducation
convenable de ces classes inférieures, & imposer
sur institutions du pays de modifications

2

Il aide desquelles le mouvement se fait à la
fois favorable & dirigé. En opinion, sont
les grands hommes se rendaient compte, étaient
suspendant en germes dans le plus grand nombre
des esprits. D'ici, le progrès du républicanisme
parmi les hommes même qui avaient eu le
plus d'horreur pour la République, et ce
républicanisme, il faut bien le reconnaître,
n'était qu'un fruit naturel du même esprit
philosophique qui avait produit le état
suscité de la France depuis cinquante ans.
Malheureusement l'esprit philosophique,
appliqué sans officier politique, a ses inconvé-
nients et ses dangers, comme ses avantages.
On ne peut se dissimuler qu'il a sa racine
dans cette tendance matérialiste, qui est
à peu près toujours, plus ou moins développée
dans les esprits & dans le cœur humain.
C'est surtout cette fâcheuse tendance qui a
prédominé

franchement en France depuis son exil. On
ne saurait imaginer à quel point toutes
les idées morales ont disparu depuis cette
époque de la politique française; on parle
encore à la vérité, la même langue qu'on
portait avant, mais les mots ont perdu leur
sens moral; on ne leur attache plus la
même signification qui leur appartenait il
y a quelques années. Par exemple, quand vous
parlez du rétablissement de l'ordre et des
efforts communs que tous doivent faire pour
y parvenir, chacun applaudit à ce langage,
mais prenez-y bien garde, ce mot Ordre n'a
point la même valeur pour vous, pour moi,
pour le pays & pour le globe. Je vois
qui vous approuvent avec le plus d'insigne
enthousiasme, uniquement le rétablissement
de la conservation de cet arrangement matériel
des personnes et des choses, qui, leur paraît
à eux,

à sup, le but essentiel de la société; ils
n'y rattachent aucune idée morale de droit,
de justice, de bien-être public, de patriotisme.
Il en est de même pour toutes les questions
à propos de la morale.

Quand je fais cette remarque, je me trouve
souvent empêché de me demander si les choses
dont vous vous occupez, Mon cher Monsieur,
à qui vous ne si bien exprimées dans votre
lettre, seraient suffisamment d'accord avec
la disposition présente des esprits dans notre
pays. On vous écouterait certainement avec
admiration; mais je crains qu'on ne vous
comprisse par; je crains qu'on ne vous considère
comme un grand Orateur, pour lequel on
ferait la conteste, mais aussi comme un
prophète du passé, à qui le présent échappe,
et dont le jour n'est pas encore venu. Il
faut bien que j'ajoute encore, que les hommes
passionnés

peuplier qui avouglent une grande partie
de la population, peuvent pousser quelques
fanatiques insensés à de telles actions coupables,
criminelles-puissent-elles, et que cette pensée
puisse faire trembler ceux qui vous aiment,
quand ils se rappellent quelle abominable
abominable prévention votre nom seul
a suscitée dans tant de cœurs.

J'espère, Meschers Messieurs, que
vous me pardonneriez de vous parler avec tant
de franchise. Vous savez que votre intérêt
et celui de votre gloire me touchent pas.
D'ailleurs, si je puis vous avouer qu'un
grand nombre de personnes qui partagent
ces sentiments, vous exprimeraient, si elles
l'osaient. Si leur rapporte avec vous
pourrait leur en donner le droit, les
opinions

9
que je me sois permis de vous
exposer.

Je n'en éprouve pas moins, ~~et~~
peut-être le croire, un vif & ardent desir
de vous revoir. Comme vous me demandiez
certainement, si j'avais l'honneur d'être
auprès de vous, des nouvelles de ma famille
je dois vous dire qu'elles s'est plutôt
améliorée quelque peu dans ces derniers
temps. Je ne marche pas, mais mon
état général est devenu notablement
plus supportable, et je commence à
convenir parfois l'espérance qu'avec
le temps et la continuation d'un bon
régime, je pourrai gagner encore un
peu de mieux.

Adieu, Mes chers Messieurs,
votre

pour vous, et pour tous les Vôtres,
les nouvelles expressions de mon
respectueux et très Sincère attachement

Hipp. Weyersollard

22 - avril 1849

113 - Rue St. Lazare -